

1

Religion civique et ordre social à Venise (XV^e-XVI^e siècles)

Claire JUDDE DE LARIVIÈRE

« *Marco ! Marco !* » C'est à ce cri que les habitants de Venise manifestaient leur enthousiasme lors de certaines célébrations publiques, et que les sujets de la République signifiaient leur attachement à la capitale. Dans les sources vénitiennes de la fin du Moyen Âge, fréquent était le récit de rassemblements d'habitants acclamant saint Marc, le saint protecteur de Venise aux côtés de saint Théodore, après que ses reliques eurent été rapportées d'Alexandrie par des marchands vénitiens au IX^e siècle, comme le racontaient les nombreuses légendes et récits de translation fondant le mythe des origines vénitiennes. Dans le discours politique comme dans la mise en scène de l'enthousiasme populaire, saint Marc apparaissait comme une figure tutélaire et le symbole de la République, défenseur et garant de la liberté et de l'indépendance de la Sérénissime. Cet enchâssement d'une figure sacrée dans la rhétorique politique était intrinsèque à la conception du pouvoir dans les cités médiévales¹. Il

1. Golinelli (P.), « Hagiographie et cultes civiques dans l'Italie du Nord (XII^e-XV^e siècle) », pp. 239-267 in Heullant-Donat (I.) ed., *Cultures italiennes (XII^e-XV^e siècle)*, Paris, Cerf, 2000 ; Boucheron (P.), « Palimpsestes ambrosiens : la commune, la liberté et le saint patron (Milan, XI^e-XV^e siècles) », pp. 15-37 in Chastang (P.) ed., *Le passé à l'épreuve du présent. Appropriations et usages du passé du Moyen Âge à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008.

témoigne plus largement de l'une des caractéristiques principales de l'autorité et de son exercice durant le Moyen Âge : l'hybridation des registres politiques et religieux comme fondement majeur du pouvoir².

Cette étude du cas vénitien à la fin du Moyen Âge – ou durant la période plus volontiers qualifiée de Renaissance par les historiographies italienne et anglophone – servira de contrepoint chronologique et se propose d'éclairer la nature, les modalités et les formes des tissages entre imaginaires politiques et religieux dans un contexte « pré-moderne ». Par l'analyse de certaines figures de ce tissage inhérent à la politique vénitienne, nous voudrions montrer comment s'imbriquent des registres considérés à l'époque comme liés et dépendants, en insistant sur les formes prises par ce mélange, leur matérialité et leur sens. Les rituels publics seront l'objet principal de l'enquête, ainsi que les acteurs participant à ces célébrations. Nous interrogerons en particulier le rôle et l'action des gens du peuple lors de ces interactions politiques majeures, afin de saisir en quoi leurs références religieuses leur permettaient une interprétation politique des rituels et la production d'un discours autonome³.

Le cas de Venise offre un terrain d'analyse fort pertinent pour aborder ces questions. Ville-État et capitale d'un Empire, la cité était le siège d'une intense activité politique et l'espace de la ville, le théâtre permanent du déploiement d'une rhétorique visuelle et discursive, usant et abusant du mélange entre figures politiques et motifs religieux. La République de Venise était gouvernée par une oligarchie de patriciens se partageant collectivement l'autorité publique. Certes, le doge était censé incarner l'autorité suprême et représentait les patriciens dans

2. Chiffolleau (J.), Vincent (B.), « État et Église dans la genèse de l'État moderne. Premier bilan », pp. 295-309 in *État et Église dans la genèse de l'État moderne, actes du colloque de Madrid*, Madrid, Bibliothèque de la Casa de Velásquez, 1986 ; Pacault (M.), *La théocratie, l'Église et le pouvoir au Moyen Âge*, Paris, Desclée, 1989 ; Burns (J. H.), *Histoire de la pensée politique médiévale, 350-1450*, Paris, PUF, 1993.

3. Pour une définition du peuple et des gens du peuple à Venise : Judde de Larivière (C.), Salzberg (R. M.), « "Le peuple est la cité". L'idée de *popolo* et la condition des *popolani* à Venise (xv^e-xvi^e siècle) », *Annales HSS*, 2013/4, pp. 1113-1140.

leur ensemble. Mais il était aussi doté d'un pouvoir au caractère sacré, disposant de l'autorité sur l'église de Saint-Marc, et jouissant d'une autorité voulue par Dieu, comme c'était le cas pour toutes les formes de pouvoir à l'époque médiévale.

Nous reviendrons dans un premier temps sur la spécificité de l'approche historique des enjeux religieux de la Renaissance italienne, avant d'envisager les échanges entre sphère politique et sphère religieuse, à partir de l'exemple de la figure du prince et du caractère sacré du pouvoir vénitien, d'abord, des rituels religieux et civiques scandant l'année vénitienne, ensuite. Nous chercherons ainsi à montrer quels étaient, dans la Venise de la Renaissance, la nature des hybridations des registres religieux et politiques, leurs modalités, et leurs formes, les imaginaires et les registres sur lesquelles elles se fondaient, les supports et les images dont elles usaient, les contextes dans lesquels elles se déployaient. Il s'agira enfin d'interroger le rôle et la fonction des gens du peuple dans ces hybridations et les conséquences de ces emprunts réciproques à des formes d'imaginaire différentes.

Renaissances religieuses

Les motifs politiques et religieux étaient par définition enchâssés dans les sociétés médiévales occidentales. La construction de l'autorité publique en Occident avait été parallèle à celle de l'élaboration des institutions et du pouvoir chrétiens. Aucune autorité princière médiévale ne fondait sa légitimité en dehors d'une justification sacrée. Les travaux séminaux de Marc Bloch ou d'Ernst Kantorowicz ont inspiré d'innombrables études insistant sur le caractère organiquement mêlé des registres politiques et religieux dans des systèmes qui ne distinguaient pas le sacré du profane, le pouvoir du prince de l'autorité divine de laquelle elle provenait⁴.

4. Bloch (M.), *Les Rois thaumaturges. Etudes sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale, particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, Librairie Istra, 1924 ; Kantorowicz (E.), *Les deux corps du roi. Essai sur la théologie politique au Moyen Age*, Paris, Gallimard, 1989 [1957].

Cette hybridation irriguait toute la théorie politique médiévale. La question qui demeure est celle du sens à donner à un tel enchevêtrement des imaginaires politiques et religieux, dans un contexte, celui des xv^e et xvi^e siècles, où la distinction entre les deux régimes n'avait de toute façon jamais existé.

Pourtant, cette période correspondant en Italie à l'époque de la Renaissance a longtemps été abordée en dehors de ce cadre d'analyse. Les historiens de la période en effet, en particulier pour le cas italien, se sont dans un premier temps désintéressés de cette question. Selon une tradition historiographique classique, du xix^e siècle aux années 1970, l'histoire religieuse de la Renaissance a en général été négligée, l'analyse politique et culturelle prédominant l'étude d'une période et d'un espace – la péninsule italienne de la fin du xiv^e au xvi^e siècle – marqués par l'essor de l'humanisme, de formes artistiques nouvelles et de modèles politiques réinventés⁵. L'ouvrage fondateur de Jacob Burckhardt, *La civilisation de la Renaissance en Italie* (publié en allemand en 1860, traduit en français en 1885), a ainsi tracé la voie pour plusieurs générations d'historiens pour lesquels l'analyse des croyances, du dogme, de la hiérarchie ecclésiastique aurait été en contradiction avec la vision du citoyen italien autonome et entrepreneur, soufflant le vent d'un précapitalisme teinté de démocratie. Par ailleurs, l'accent mis sur l'humanisme, sur la dignité de l'homme et sur son rapport nouveau à Dieu contribuait à minimiser les enjeux religieux du phénomène, tandis que d'autres allaient jusqu'à percevoir un « athéisme » voire un certain « paganisme » dans les transformations culturelles de la Renaissance italienne.

C'est à partir des années 1970, sous l'influence de l'histoire intellectuelle et culturelle ainsi que de l'anthropologie historique, que l'histoire religieuse a retrouvé sa place dans le champ

5. Martin (J. J.), « Recent Italian scholarship on the Renaissance. Aspects of christianity in Late Medieval and Early Modern Italy », *Renaissance Quarterly* 48, 1995, pp. 593-610 ; Hudon (William V.), « Religion and society in Early Modern Italy – Old questions, new insights », *American Historical Review* 101 (3), 1996, pp. 783-804 ; Peterson (D. S.), « Out of the margins: religion and the Church in Renaissance Italy », *Renaissance Quarterly* 53 (3), 2000, pp. 835-879 ; Martin (J. J.), « Religion », pp. 193-209 in Woolfson (J.) ed., *Palgrave Advances in Renaissance Historiography*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2005.

des études sur la Renaissance. De très nombreuses directions de recherche ont alors été suivies et il serait illusoire de vouloir en rendre compte avec exhaustivité⁶. Elles ont tenté de faire le lien entre les formes spécifiques du politique du XIV^e au XVI^e siècle et les transformations religieuses contemporaines, en privilégiant l'histoire des croyances et des pratiques plutôt qu'une approche institutionnelle et doctrinale. La question de l'expérience des gens ordinaires et de la nature d'une « religion populaire » est entrée en résonance avec les débats sur la « culture populaire » qui émergent à partir des années 1970⁷. L'étude des confraternités et confréries laïques, institutions sociales et religieuses fondamentales dans le tissu urbain de la fin du Moyen Âge, a également permis l'analyse des pratiques religieuses des laïcs, désormais directement impliqués dans l'organisation de la vie religieuse et se libérant partiellement de la médiation des clercs⁸. La mise en place d'institutions charitables, d'hôpitaux et autres œuvres pieuses permettait aux citoyens d'intervenir, directement ou pas, dans la gouvernance de la ville⁹. En outre,

6. Voir néanmoins Peterson (D. S.), « Out of the margins... », *art. cit.* ; Martin (J. J.), « Religion », *art. cit.*

7. Burke (P.), *Popular Culture in Early Modern Europe*, Aldershot, Ashgate, rééd. 2009 ; Zemon Davis (N.), *Society and Culture in Early Modern France: Eight Essays*, Cambridge, Polity Ed, Stanford, Stanford University Press, 1975 [rééd. 1987] ; sur la religion populaire : Duboscq (G.), Plongeron (B.), Robert (D.) dir., *La religion populaire*, Paris, CNRS, 1979 ; Lanternari (V.), « La religion populaire. Prospective historique et anthropologique », *Archives de sciences sociales des religions* 53 (1), 1982. Voir aussi Kalifa (D.), « Les historiens français et "le populaire" », *Hermès* 42, 2005, pp. 54-59.

8. Pullan (B.), *Rich and Poor in Renaissance Venice: the Social Institutions of a Catholic State, to 1620*, Oxford, Blackwell, 1971 ; Black (C. F.), *Italian Confraternities in the Sixteenth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 1989 ; Terpstra (N.), *Lay Confraternities and Civic Religion in Renaissance Bologna*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; Terpstra (N.) ed., *The Politics of Ritual Kinship. Confraternities and Social Order in Early Modern Italy*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000. Pour Venise, Ortalli (F.), *Per salute delle anime e delli corpi : scuole piccole a Venezia nel tardo Medioevo*, Venezia, Marsilio/Fondazione Giorgio Cini, 2001 ; Vio (G.), *Le scuole piccole nella Venezia dei dogi*, Vicenza, A. Colla, 2004.

9. Henderson (J.), *The Renaissance Hospital: Healing the Body and Healing the Soul*, New Haven, London, Yale University Press, 2006 ; Stevens Crawshaw (J. L.), *Plague Hospitals. Public Health for the City in Early Modern Venice*, Farnham, Ashgate, 2012.

leur participation à la célébration des temps forts de la cité, par le biais des rituels et processions régulièrement organisés, devenait pour les habitants l'occasion d'exprimer un attachement à la cité, tout en manifestant leur adhésion à une représentation partagée de l'ordre social et un sens du bien commun¹⁰. Considérés comme de formidables laboratoires politiques, les rituels ont, dans le champ des études italiennes mais aussi plus largement, donné lieu à une bibliographie considérable et à des débats méthodologiques et scientifiques d'importance¹¹. En particulier, nous y reviendrons, la lecture fonctionnaliste des rituels, qui a dominé dans un premier temps l'analyse des historiens, a depuis été considérablement révisée.

10. Muir (E.), *Civic Ritual in Renaissance Venice*, Princeton, Princeton University Press, 1981 ; Trexler (R. C.), *Public Life in Renaissance Florence*, New York, London, Academic Press, 1980.

11. La bibliographie sur le sujet est très vaste. Pour une première approche de la question, Boureau (A.), « Les cérémonies royales françaises entre performance juridique et compétence liturgique », *Annales ESC*, 1991 (6), pp. 1253-1264 ; Jacob (R.), Gauvard (C.), *Les rites de la justice. Gestes et rituels judiciaires au Moyen Âge occidental*, Paris, Cahiers du Léopard d'Or, 2000 ; Buc (P.), *Dangereux rituels : de l'histoire médiévale aux sciences sociales*, Paris, PUF, 2003 [2001] ; Althoff (G.), « Les rituels », pp. 231-242 in Schmitt (J. C.), Oexle (O.G.) dir., *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002 ; Althoff (G.), Fried (J.), Geary (P. J.), *Medieval Concepts of the Past: Ritual, Memory, Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 ; Rollo-Koster (J.) ed., *Medieval and Early Modern Ritual. Formalized Behavior in Europe, China and Japan*, Leiden, Brill, 2000. Pour l'époque moderne, Muir (E.), *Ritual in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.